



au bas mot, 3 heures d'avance et nous décidons de profiter d'un peu de repos pour la première fois en 17 heures. Nous dévorons deux assiettes de soupe aux pâtes puis nous allons nous changer pour la nuit dans un refuge chauffé juste à côté. Toute ma famille est à notre service. C'est agréable d'être dorloté. « Vous désirez continuer ou dormir ici ? » demande Didier. La météo annonce une belle nuit, mais très froide avec énormément de vent. On décide d'y retourner pour en finir avec cette Pyrenayca. Didier enchaîne après un rapide calcul mental : « Normalement, on se reveil dans 5 à 6 heures. » Une nouvelle course commence.

PIUSI MONTAGNARDS AVERTIS

Comme pour la plupart des trails, les coureurs évoluent sur la Pyrenayca en semi-autonomie, par contre ils ne dépendent pour repérer leur chemin que d'un balisage très léger : sur les portions de GR « évidentes », aucun balisage ne vient en plus de celui en place. Les coureurs disposent en outre d'un road-book et d'une trace GPS du parcours. Il faut donc disposer d'une bonne expérience en randonnée en montagne, afin de ne pas se perdre à la première occasion, ou tout du moins de pouvoir retrouver son chemin. D'autre part, les sols rencontrés sont bien souvent très techniques, les altitudes d'évolution grimpent à plusieurs reprises à plus de 2 500 m, et le coureur est bien souvent seul au milieu de nulle part. Ces conditions de course rendent l'épreuve très « brute », ce qui n'est pas dénué de charme, mais le réserver à des coureurs qui ne débütent pas dans la pratique de la montagne.

La nuit la plus longue. Il est 1 h du matin, nous sommes partis depuis 20 heures. Nous sommes toujours en tête, et avons uni nos forces pour aller au bout de cette épreuve. Nous ne parlons plus beaucoup. La fatigue certainement, une grosse lassitude, mais aussi une concentration extrême. Depuis la tombée de la nuit, à la faible lumière de nos frontales, nous écarquillons les yeux pour dénicher les rubalises accrochées dans les branches des sapins. Malheureusement, le vent nous joue un sale tour. Les rafales à 100 km/h ont certainement arraché quelques banderoles. Celles restantes ne sont pas très visibles car souvent entortillées entre les branches. Parfois, arrivés dans une clairière, nous partons dans trois directions différentes pour retrouver notre chemin. Le vent siffle dans nos oreilles mais il y en a toujours un de nous trois qui finit par crier « Et les gars c'est par ici ! » et nous continuons notre jeu de piste. Malheureusement, à 1 h du mat, il y a un couac. À hauteur de la cabane de la Balmette, à 2 120 m d'altitude, nous sommes pris au piège. Depuis quelques minutes, il nous est impossible de trouver notre chemin. Vent dans le dos, nous descendons tout doucement un GR à

LE VENT EST DE TROIS QUARTS D'ARRIÈRE ET IL FAUT COURIR EN AVANT POUR AVANCER DANS LA PENTE.

la recherche d'indices mais il n'y a plus de rubalise dans les arbres. Le retour vers la cabane nous glace les os. De face, le vent nous hurle dans les oreilles et nous gèle encore plus le visage, les pieds et surtout les mains. Nous n'avons pas de gants. Il devient urgent de trouver la suite du parcours.

Au bout d'un quart d'heure de recherches infructueuses, je propose l'impensable à mes copains : « Bon, là, il faut prendre une décision. Si la cabane là-bas est ouverte, on s'arrête et on attend le lever du soleil. On ne peut pas continuer comme ça, avec le froid qu'il fait, ce n'est pas raisonnable. » Par miracle, la porte n'est pas fermée. C'est un refuge rudimentaire, certes, mais il y fait moins froid qu'à l'extérieur. Il y a deux pièces assez sordides et sales : la première avec une cheminée, la seconde avec une simple planche en bois où nous pouvons nous étendre et tenter de dormir. Thierry qui a l'expérience des raids nous conseille de faire bloc : « On va dormir dans nos couvertures de survie et se blottir les uns contre les autres pour se réchauffer. »

Dans la seconde, en vieux camarades, nous sommes tous deux comme des frères siamois. La chaleur de sa peau me fait un bien fou. Ce vieux gypaète barbu est chaud comme la braise même s'il se plaint d'avoir les doigts gelés. Moi, ce sont les pieds qui me causent des soucis. J'ai marché dans un ruisseau juste avant de rentrer dans la cabane et ils sont trempés. J'essaie de penser à autre chose. « Les gars, on met le réveil à 5 h, OK ? » et tout le monde tente de trouver un sommeil improbable. Je suis à la meilleure place, celle du milieu. À ma gauche, Olivier m'inquiète. Comme on ne se connaît que depuis 17 heures (!), il n'ose pas vraiment se rapprocher de mon corps. Il grelotte et se bat avec sa couverture de survie.

La planche de bois n'est pas confortable. Je n'arrive pas à me détendre, trop d'idées se bousculent dans ma tête. Je pense d'abord à ma femme qui doit stresser dans la vallée. Le téléphone ne passe pas ici et nous n'avons pas pu appeler les organisateurs. Ensuite, je ressasse notre course. Nous n'avons pas fait tout ce chemin pour nous faire dépasser en pleine nuit. Et puis, je suis certain que le tracé part au nord. Et je me tourne et me retourne sur ce lit dur. J'ai les muscles tout endoloris.

